

La mort de l'acteur

24/09/25

Stéphane DROUOT

<https://ecrits.laei.org>

C'est dans une petite loge du théâtre national que l'acteur accepta de me recevoir, ce samedi soir, juste après la représentation. Nous nous étions déjà croisés quelques années auparavant, dans une loge plus petite d'un théâtre plus modeste ; à une époque où je travaillais pour un petit journal étudiant ; lui jouait une autre pièce, finalement pas si différente de la représentation de ce soir.

Il y a dans son regard la même expression que je lui avais connu ce soir là, un mélange entre la surprise, l'exhaustion et la nonchalance. Dans son sourire, il y a le sourire d'Alcène, de Cyrano, d'Orphée et d'Oedipe. C'est difficile de le reconnaître sans le maquillage, sans la perruque, sans le costume ni la projection de la voix. Il se tient assis en face de moi, une tasse de thé à la main et me parle, utilisant mon prénom et m'invitant à le rejoindre. Il se souvient de notre interview, spécifiquement, il se souvient de choses que je n'ai pas écrites, il se souvient de notre conversation, il se souvient de moi et j'avoue que cela me touche particulièrement. Je suis supposée être neutre, mais c'est difficile dans un moment où mon égo est tant flatté par le souvenir de cette personne qui a dû donner plusieurs milliers d'interviews en l'espace des dix ans qui séparent nos rencontres et pourtant, il se souvient de moi, spécifiquement.

Il m'observe avec attention en me servant une tasse de thé, comme absorbant chacune des marques que l'âge a ajoutées à mon visage, puis il s'assoit et je me sens vue, pas seulement par la personne, mais par son talent ; comme analysée, épluchée, décortiquée et archivée. Pour un prochain rôle peut-être, qui sait ?

Je dis simplement que j'ai aimé la performance de ce soir, je ne veux pas rentrer dans les détails ; professionnellement, mon détachement est impératif. Mais il m'a touché, j'étais en retard pour son interview ; j'ai dû pleurer, une bonne dizaine de minute dans une ruelle, puis me remettre, me remaquiller, essayer de faire passer la rougeur de mes yeux. Il était allé plonger les doigts de son âme au fond de ma poitrine, pour me briser le cœur avec la simplicité de sa performance, sa puissance, sa sincérité. De tout cela il le peut rien savoir, bien sûr.

L'espace d'un instant, je ne sais pas quoi faire : son regard posé sur moi n'a pas bougé, il n'a pas changé, il semble me lire comme un livre ouvert et à la fois, entièrement absent de ce plan d'existence. À ma première question, il répond simplement que son travail est de projeter une image, qu'il ne devient pas l'image mais le travail de projection reste épanouissant et fatigant. Il n'aime pas l'idée de faire semblant, mais il abhorre la notion que l'acteur devient le personnage. Il m'avoue ne pas être affecté le moins du monde par les émotions de ce qu'il joue, il reste focalisé sur la technique, sur le texte, sur la cadence et la réponse du public. Il lit chaque réaction de l'audience et ajuste en temps réel sa projection.

Et de là où je suis, il me semble impossible que celui qui a su briser ma carapace ce soir, fendre mon âme en deux avec les mots d'un autre soit à ce point froid et détaché de son ouvrage. C'est à cet exact instant qu'il me sourit, d'un air qui dit « je sais que tu ne me crois pas ». J'aimerais être imperméable à son charme, imperturbable, mais c'est juste impossible. Il reste à distance et ne bouge pas, mais j'ai le sentiment qu'il est désormais contre ma peau, contre mon visage, entre mes lèvres, entre mes cuisses... Je porte le thé à ma bouche pour cacher l'embarras de mon excitation ; ou peut-être mieux la communiquer d'un regard furtif.

Il me raconte le rapport intime qu'il entretient avec les personnages qu'il joue ; après tout, il revêt leur peau chaque soir, il habite leurs voix, hante leurs vies et endure leur trépas. « Je meurs chaque soir sur scène, je sens mon cœur s'arrêter de battre, mon sang s'écoule de mes veines, je sens le poison faire effet et l'épée me transpercer. J'ai toujours la crainte de me relever lorsque le rideau est tiré, la peur que la personne qui ressuscite ne soit finalement qu'une ombre évasive. »

Je ne veux pas entendre un mot de ce qu'il dit. Pour moi, il est la beauté, il est l'objet transcendant qui parle à mon émoi. Je refuse simplement de croire qu'il soit aussi creux qu'il ne l'énonce, un simple réceptacle du génie de l'auteur ; un pauvre véhicule sans destination, conduit par le texte.

Il sourit à nouveau et je fonds. Son sourire est cette fois emprunt d'une peine si tranchante qu'elle en est palpable, comme un cri d'agonie réprimé. Il me demande si j'ai tout le contenu pour mon article. J'ai envie de lui répondre que je ne sais pas, que je ne sais toujours pas qui il est vraiment derrière

le masque, derrière le maquillage et la perruque. J'ai envie de lui dire que je l'aime, que je le veux pour moi, être appeler à nouveau de mon prénom par sa voix envoûtante, haletante, être recouverte de son odeur, de son corps ; je veux qu'il me veuille. Mais je ne suis qu'une spectatrice et le spectacle est terminé.

Son regard s'est détaché de moi, il a oublié que j'étais là. L'acteur est mort ce soir. Il revivra demain.

Il m'aura abandonné à mon fantasme, mais je sais qu'au fond, il m'emmènera avec lui où qu'il aille, que je serai un trait de voix, un roulement d'œil, un sursaut nerveux dans sa prochaine interprétation. Et je trépasserai avec lui, soir après soir, jusqu'à notre prochaine rencontre ; et peut-être, à nouveau, se souviendra-t-il de celle qui a laissé une empreinte dans son jeu, après que lui ait laissé une empreinte en elle, une fêlure sur son cœur.